

# LIVRES

## Dingo

par Ivan Maffezzini

- Tu veux dire Mirabeau !
- Non. Mirbeau. Octave Mirbeau. Mirabeau, l'orateur de la révolution française, mourut vers 1790, tandis qu'Octave Mirbeau naquit en 1848 et il est mort pendant la Première Guerre mondiale. Je crois en 1917.
- Je ne le connais pas.

Il n'est plus très connu et pourtant ce romancier, journaliste, polémiste, dramaturge, critique d'art fut, de la fin de la guerre de 1870 jusqu'à sa mort, l'un des hommes les plus célèbres et appréciés de France. Tolstoï, par exemple, écrivit : « Mirbeau est le plus grand écrivain français contemporain, et celui qui représente le mieux le génie séculaire de la France. » Il est vrai que Tolstoï était peut-être obnubilé par le Mirbeau anarchiste, celui que Zola définit comme « Le justicier qui a donné son cœur aux misérables et aux souffrants de ce monde ». Mais ce n'est certainement pas le côté politique qui fait écrire à Mallarmé : « Vous savez, Mirbeau, que je vous aime, parce que vous êtes un des rares qui ne fassiez pas semblant, et c'est la chose impardonnable pour le public ». Monet, Rodin, Apollinaire, Gauguin écrivirent des choses très élogieuses sur ce polémiste à la plume toujours affûtée, sur cet écrivain qui « à l'heure qui est, est le seul valeureux

dans les lettres<sup>1</sup> ». Certes, les éloges des contemporains ne sont pas nécessairement faits pour durer : l'histoire de la littérature est remplie de médiocres que « les grands » encensent de leur vivant pour mieux briller (à notre époque, de ce genre d'exercice, Sollers est le maître incontesté). Mais ce n'est pas le cas de Mirbeau. Ne fut-ce que pour son écriture qui rivalise souvent, en pureté et précision, avec celle de Flaubert, normand comme lui et qui, comme lui, bandait de haine une bourgeoisie ignorante et vile.

Son côté anarchiste a certainement nui à la renommée de ce « protégé » de Zola, de Flaubert et de Goncourt qui, sans crainte des contradictions, ne vivait pas nécessairement dans le monde désincarné des idéaux. Edmond Goncourt, qui pourtant le connaissait très bien, s'étonnera que cet homme, « à qui il faut pour vivre et la femme et le boire et le manger cotés dans les plus hauts prix », puisse défendre Ravachol. Il s'étonnera, mais il ne cessera jamais de le respecter et le dernier jour de son journal sera pour lui : « Vendredi 3 juillet 1896. Journée passée en tête-à-tête avec Mirbeau ». Il n'est pas difficile de prévoir que si la tendance anar se maintient, dans deux ou trois ans, il sera dans La Pléiade ; on lui fera un album et on parlera de sa biographie dans toutes les émissions culturelles. Ainsi va le monde : féroce, intègre, provocateur, insoumis comme son *Dingo*, il finira bien rangé<sup>2</sup> entre Michelet et Molière dans la bibliothèque propette d'un prof de Calvados rêvant de domestiquer les jeunes.

---

<sup>1</sup> Edmond et Jules de Goncourt, *Journal* (16 mars 1891).

<sup>2</sup> On en a vu d'autres ! Pour remplir leurs bibliothèques, les riches font n'importe quoi, comme domestiquer Sade et Nietzsche et les faire reposer sur du papier bible !

*Dingo* est le dernier roman publié par Mirbeau en 1913. Pour quelqu'un comme moi, dont le cerveau est irrigué par une mythologie paysanne depuis que l'école m'a appris l'art de dire ce que les autres ont déjà dit, la manière que Mirbeau adopte pour présenter les paysans est un coup pernicieux. Au début je me disais que c'était des paysans français et qu'en Italie, ce n'était pas la même chose. Il est vrai que l'Italie est grande et que je ne la connais pas bien... Mais, ma vallée... Dans ma vallée, au moins, c'était différent, j'en suis sûr... Mais, ma vallée aussi est grande. Il m'arrive bien de me vanter que du lac de Côme au Stelvio, il y a au moins 100 kilomètres et puis il y a plein de vallées transversales remplies de villages que je n'ai jamais visités, de villages dont je ne connais pas même le nom... Ce qui est sûr, par contre, c'est que dans mon village il n'y avait pas de paysans à la Mirbeau... Sûr ? Si j'y pense bien, quand mon grand-père me parlait d'*ul Giuan de la Lisa*... Il était comment ce Giuan ? Comme les paysans de Pontailles-en-Barcis ? (Pontailles-en-Barcis est le nom du village, allongé sur la route entre Paris et Compiègne, où Mirbeau et *Dingo* passent presque tout le livre avant de s'installer à Paris et de faire un voyage fort hasardeux en Italie, en Suisse et en Allemagne.) Oui, peut-être qu'au début du siècle, chez moi non plus, on n'y allait pas avec le dos de la cuillère avec la mesquinerie et la bassesse. Il a fallu deux guerres mondiales et des centaines de milliers de morts pour ouvrir un peu l'esprit des paysans. Quelle chance que d'être nés après ces deux catastrophes ! Surtout si notre esprit continue à ne pas regarder plus loin que nos compagnons d'aisance.

Mais, dans *Dingo*, ce ne sont pas seulement les paysans qui ignorent la générosité, celle-ci ne perle à l'âme ni

des bourgeois ni des intellectuels ni des militaires. Tous se méfient de tous, et s'ils entr'ouvrent leur ci-boulot, ce n'est que pour tendre des pièges à moins chanceux qu'eux. Mais, que font un journaliste célèbre et un dingo<sup>3</sup> australien dans un petit village qui « *n'est qu'une rue, une rue très sale [...] où s'accumulent les bouses, les crottins, et les fientes, où les ordures ménagères s'éternisent aux creux des pavés. [...] À l'exception de [quelques] bourgeois, ne vivent à Ponteilles que des cultivateurs de la terre, population inquiète, sournoise, hargneuse et blême* » ? Le journaliste cherche la tranquillité et le dingo, un tout petit dingo, arrivé un jour par la poste, envoyé par un ami anglais qui « *ne me fatigue pas de son amitié et que je n'accable pas de la mienne* » cherchera des agneaux, des renards, des gendarmes, des poules... Le dingo qui entrera dans la société civile comme Dingo, est peut-être un canidé mais pas un chien même si tous le traitent comme un chien et notre journaliste sera le premier à s'en apercevoir. Pas question de faire obéir Dingo qui « *savait aussi que, s'il m'eût obéi, il n'eût été ni un chien, ni un homme, rien qu'une espèce d'être vague, désarmé, désorbité, un fantoche absurde aussi fantoche que Dieu, lequel n'a ni queue ni tête, puisqu'il est théologiquement démontré qu'il n'a ni commencement ni fin* ». Ça fait longtemps qu'on a domestiqué les chiens, à peu près à la même époque que les hommes, et les uns comme les autres ont eu le temps d'intérioriser leur sauvagerie, de la rendre plus fine, plus acceptable, plus petite, plus humaine — même si je ne fais pas de citations, c'est Mirbeau qui pense ainsi ; moi je suis plus optimiste, du moins je crois. Mais l'intériorisation pervertit nos sens en les tournant — eux qui étaient censés être notre moyen d'écouter le monde — vers nos tripes, vers no-

---

<sup>3</sup> Dingo : mammifère carnivore (canidé) australien, scientifiquement appelé *Canis familiaris dingo*, qui a l'aspect d'un grand renard.

tre vie à nous : nous sommes maintenant sensibles au moindre mouvement de l'âme mais « *nous ne sentons plus rien, nous ne sentons jamais rien* » de ce qui vient de l'extérieur. Ce que nous ne sommes vraiment pas prêts à admettre. Nous voilà donc à crier sur tous les toits ou à chuchoter aux oreilles des amis (ça dépend des habitudes d'enfance) que nous supportons « *toutes les laideurs physiques ou morales [...] par courage [...] par un noble esprit de tolérance* ». Nous voilà à nous mentir. Mais la civilisation est si bien faite que pour une sensibilité qu'elle nous ôte, mille mots elle nous donne. C'est parce qu'ils n'ont pas de mots que même les animaux domestiques sont plus sensibles que nous. Quel homme, par exemple, pourrait, comme Pierrot, le petit chien de Mirbeau, mourir à la vue d'une dame laide et mesquine que seuls « *la miséricorde chrétienne ou le sadisme* » permettent de supporter ? Qui est encore assez sensible à la laideur pour mourir de peur de « *frôler sa jupe, risquer de recevoir une caresse* » ? Plus personne. Seuls quelques chiens. Les dingos non plus, ne meurent pas, mais, bien plus sensibles que les chiens, ils mordent. Ils attaquent. Ils tuent.

Monsieur Jaulin, le cabaretier de Ponteilles, tue aussi. Il tue sa mère après l'avoir convaincue « *au moyen d'arguments dont je ne puis garantir la douceur persuasive ni la tendresse filiale [...] à lui donner par avance et par acte dûment notarié " son petit bien "* ». Il la tue en l'aidant à tomber du deuxième étage. Ce qui n'est pas tellement grave en soi : il y a bien peu de fils, et pas seulement à Ponteilles, qui tituberaient plus de quelques secondes entre l'idée de continuer à nourrir leur vieille mère et celle de la tuer (ou de la laisser mourir) pour avoir le magot. Ce qui est peut-être plus grave, c'est que tout le monde fait semblant de ne pas savoir et qu'un parri-

cide, comme le sacré Jaulin « *y gagne un surcroît d'estime* ». « *Il est futé ce bougre-là* », qu'ils disent.

Marguerite Radicet, une fillette de douze ans, a aussi été tuée. « *A été violentée, puis assassinée — d'autres prétendent assassinée, puis violentée — par un chemineau à qui M. Radicet a donné l'hospitalité* ». C'est l'enquête au village ; c'est la fête de la méchanceté. Endimanchés, ils vont au bourg voisin pour le procès. On veut voir le monstre, la guillotine ! Le monstre, l'assassin n'« *a l'air de rien... de rien du tout... Un pauvre visage quelconque* » mais pas pour Dingo. Il le reconnaît, c'est le « *petit homme déjà vieux [...] qui traîne péniblement une charrette à bras* », celui qu'il avait aidé (au moins dans sa tête et dans sa mimique) à monter la côte ; « *en deux bonds il est près de l'homme [...] il lui lèche ses mains enchaînées, lui caresse les jambes, se hausse jusqu'à son menton comme s'il voulait l'embrasser* ». Il ferait n'importe quoi pour être à côté des vrais pauvres (pas des riches pauvres, des paysans et des boutiquiers qui se plaignent panse pleine) et emmerder les gendarmes. Mais ne pensez pas que Dingo ait l'esprit démocratique : il est trop solitaire, trop sensible, trop orgueilleux, trop trop, pour pouvoir vivre avec les autres chiens : il flaire « *l'envie, cette basse envie démocratique des âmes inférieures, qui, pour n'avoir pu se hausser aux joies de la richesse, aux voluptés du luxe, prétendent les mépriser* ». Les dingos peuvent se permettre bien plus de contradictions que les hommes, ils n'ont pas une cohérence à défendre, eux. Ils sont ce qu'ils sont, à tout moment. Ils incarnent la cohérence de la vie qui est, bien souvent plus cohérente que celle des hommes qui s'affalent de tout leur court dans le lit de l'apathie. Vous vous en doutez sans doute, Mirbeau aussi est du côté du petit homme : « *Je n'étais pas sûr que le petit homme, malgré ses aveux, ne fût point innocent* ». Le côté dingo de Mirbeau ou le côté

humain de Dingo le rend méfiant devant la justice :  
« [J'ai] *une telle répugnance pour ces faces indifférentes qu'ont les juges, un tel effroi de ces faces mornes, têtues qu'ont les jurés [...] que je crois toujours, par une sorte de protestation instinctive, à l'innocence des pires criminels.* »  
Trop primitif ? Trop facile ? On ne demande pas (pas encore) à un dingo de prendre des gants.

À Ponteilles il y a bien sûr un notaire. Il y en avait un qui est parti avec les économies des concitoyens. Maintenant il y en a un autre. Et les notaires ont beau jeu avec les paysans dont « *l'amour-propre est celui d'un enfant stupide et têtue* », il leur suffit de parler de manière difficile car ils sont raisonnables seulement quand ils ne comprennent pas. Et les paysans « *méfiant envers leurs pères, leurs mères, leurs enfants, et envers eux-mêmes, méfiant envers les animaux et les choses et envers l'ombre des choses [ils] accordent au notaire une confiance illimitée.* » Il faut dire que Mirbeau aussi l'aime bien, le deuxième notaire, qui comme le premier s'enfuira un peu plus gras, un peu plus riche ; lui aussi se laisse prendre et ne fait pas confiance à la sensibilité de Dingo qui a tout de suite flairé la charogne.

Dingo mûrit. Dingo fait ce qu'il sait faire et il aime faire ce qu'il sait faire. Mais ce qu'il sait faire n'est pas nécessairement ce que les braves agriculteurs, les cabaretiers, les savants (il y a même un savant, expert des araignées, qui feint un détachement très louche par rapport à la carrière et dont la jeune fille a un petit agneau. Vous le voyez venir, n'est-ce pas ? Donc la fille qui a un petit agneau aime Dingo qui, lui, aime bien la fillette mais lui préfère l'agneau. Ce qui est assez normal, pour un dingo. Imaginez les cris du savant et de sa bobonne s'il avait dévoré leur fille au lieu de l'agneau. Ils auraient pleuré toute une fin de semaine). Il chasse, il tue comme s'il était l'incarnation de Gengis

Khan. Il devient la cause de tous les maux, même de la vache folle (permettez-moi ce coquet anachronisme, ça me permet de prendre mon souffle). Et Mirbeau paye, paye, paye... jusqu'à ce qu'il décide de retourner à Paris avec son Dingo qui devra se contenter de prendre les fourrures de la maison pour des bêtes vivantes<sup>4</sup>.

## Bêtes rouges

par Ivan Maffezzini

**L**es hommes « civilisés » et « sensibles » sont fascinés par les mondes « lointains » et insolites qu'ils placent facilement hors civilisation : les mondes de ceux que les Grecs appelaient barbares, nos grands-pères sauvages et nous « autres ». Même si l'éloignement géographique n'est pas fondamental — il suffit parfois de faire quelques kilomètres hors de la ville pour trouver des sauvages ou, si on a l'esprit trop borné ou trop ouvert, on peut même les trouver dans la maison d'à côté — quand des milliers de kilomètres entrent en jeu, la fascination se transforme en ensorcellement (comme le *mal d'Afrique* des colonisateurs blancs). Dans les années vingt du siècle dernier, l'Afrique, l'Amérique du Sud, une bonne partie de l'Asie n'étaient pas à la portée des clubs de vacances et on pouvait encore trouver des contrées où bureaux de tourisme et musées rachitiques n'étaient pas les seuls sièges d'une vie moins polie que la nôtre. Il faut dire que, à cette époque, même les villes européennes, lieux

---

<sup>4</sup> Dingo se laissera mourir aux côtés de la femme de Mirbeau après avoir montré aux chiens et aux chasseurs déchaînés derrière un cerf comment on attrape sa proie.



de civilisation par antonomase, étaient arpentées par des bêtes blondes et sauvages<sup>5</sup>.

En mille neuf-cent vingt, Ferdinand Ossendowski (1878-1945), un prospecteur minier polonais qui travaillait depuis des années en Sibérie orientale, fit un voyage impossible de quelques milliers de verstes<sup>6</sup> (à pied, à cheval et à dos de chameau) à travers la Mongolie pour échapper aux Bolcheviks. De ce voyage il tira un récit<sup>7</sup> haut en couleur, publié en Pologne en 1922, qui eut un tel succès qu'il fut traduit et publié en Angleterre en 1923, en France en 1924 et en Italie en 1925. Nul doute que les descriptions des horreurs rouges aient contribué à son énorme succès initial et à la reprise des publications de ces dernières années, mais, nul doute aussi, que la fortune actuelle soit plutôt due à la présence du monde archaïque et mystérieux de la Mongolie du début du siècle, aux descriptions d'une nature excessive, « pure » et non encore domestiquée, au bouddhisme ralliant les opposants aux « horreurs » de la modernité et, *last but not least*, aux restes d'un chamanisme, indice d'un sentiment religieux à mille lieues de la froide abstraction du dieu des chrétiens et de la technique.

Dès qu'il sait qu'il a été condamné à mort par les Rouges, Ossendowski s'enfuit dans la forêt où il rencontre Ivan, homme mystérieux et solitaire, à la hache à tout faire qui l'aide à préparer « une hutte en terre [en réalité] constituée par les racines d'un grand cèdre » où il vivra pendant les deux premiers mois de l'hiver sibérien. Seul pansement contre la solitude et une nature insensible sera « La vie en perpétuelle effervescence.

---

<sup>5</sup> Est-ce normal que les Nazis n'aient pratiquement pas droit à l'altérité ?

<sup>6</sup> Une verste vaut 1067 mètres.

<sup>7</sup> Ferdinand Ossendowski, *Bêtes, Hommes et Dieux*, Édition Phébus, 1995.

Les écureuils tapageurs [...] les casse-noisettes [...] les nuées de bouvreuils [...] l'armée de chardonnerets [...] le lièvre [...] une blanche hermine [...] un noble daim [...] l'ours brun ». Après avoir coupé la majorité des épithètes, les jugeant, pour nous, lecteurs tranquillement assis dans notre salon, trop conventionnelles, fades, walt-disneyennes et irritantes, je me suis demandé si les mots de la vie hors des salons ne sont pas nécessairement conventionnels et fades et s'il ne fallait pas considérer le livre d'Ossendowski, non pas comme l'œuvre d'un écrivain que le métier a chamarré, mais comme l'expression brute, parfois naïve, parfois grandiloquente, toujours « vraie » des vicissitudes d'un homme courageux et entier, d'un héros. Et, il est connu que les héros sont de piètres hommes d'affaires<sup>8</sup> et qu'ils ont besoin du marketing des poètes chanteurs de leurs gestes pour être admirés (ou des lecteurs qui, eux-mêmes, réécrivent les gestes, dans leur tête, en partant du matériel brut de la vie). Cette description walt-disneyenne est aussi le contrepoids nécessaire à la violence de la nature et des hommes comme quand, après la débâcle du Ienisseï, il découvre soixante-dix cadavres entre les branches d'un énorme saule, « des centaines de cadavres, têtes et mains coupées, visages mutilés » ou quand « à un tournant du fleuve, je tombai sur trois cents chevaux au moins, gisant les uns sur les autres ».

Les chevaux et les hommes lutteront, tout au long du livre, contre des hommes bestiaux et contre une nature qui ne semble sortir de son indifférence aux tribulations humaines que pour ajouter souffrance à la souffrance. Devant le destin acharné qui se sert de la neige, des eaux, de la glace et du vent pour obliger la vie à se dépasser, l'homme et le cheval sont une seule et même

---

<sup>8</sup> Ce qui ne veut pas dire qu'il n'existe pas d'hommes d'affaires héroïques.

chose. « Bêtes et hommes pataugèrent mieux que jamais dans la boue », même celle morale. Et quand, pour fuir les Rouges, il traverse le Ienisseï, l'auteur emploiera le *nous* pour parler de lui et de son cheval : « Nous nous immergeâmes à moitié tous les deux [...] Nous fîmes quelques mètres... », et quand « il lit, dans les yeux de son cheval, une indescriptible terreur », il se met à nager et il le tire par la bride et « enfin ses fers heurtèrent les rochers ». Et ses camarades et leurs chevaux, les autres « nous » ? Un seul appel s'élève de la rivière déchaînée : « les cris de mes compagnons et les sourds gémissement que la terreur et la souffrance arrachaient aux chevaux ». On est loin des descriptions trop escomptées du début.

Après avoir essayé de rejoindre, via le Tibet, les bons Anglais en Inde, il passera une partie de son temps dans les trois villes mongoles (« il n'y a que trois villes complètement mongoles : Ourga, Ouliassoutaï et Oulankhom. La quatrième ville d'importance, Kobdo, est chinoise ») où il constatera que cette « Terre gonflée de richesses naturelles [...] accablée de besoin ; malheureuse et secrète » est au centre de luttes de pouvoir rendues si brutales par la haine et la bêtise humaines qu'on pourrait presque regretter l'indifférence et l'impartialité des cataclysmes naturels. Non seulement les Mongols luttent contre les Chinois qui luttent contre les Russes<sup>9</sup> blancs aux prises avec les Bolcheviks, mais les Mongols tout comme les Russes sont divisés en factions rivales qui s'entretuent, et puis il y a les Tatars et les autres peuples nomades<sup>10</sup> (que je

---

<sup>9</sup> Dans cette Mongolie prise dans l'état russo-chinois, il ne devait pas être difficile, pour un Polonais, de voir une image de son pays aux frontières assujetties aux humeurs de ses puissants voisins russes et allemands.

<sup>10</sup> J'aurais sans doute dû employer « multitude » et non « peuple » car s'il est des individus qui sont mal à l'aise sous la chape de « peuple », ce sont bien les nomades. Surtout des nomades mongols qui, après être passés de

croyais complètement assimilés par la politique de Gengis Khan et de ses héritiers) « pour lesquels Pékin et Ourga n'ont de puissance tutélaire que le nom ». Il rencontrera sa Sainteté le Bouddha vivant, aveugle et alcoolique, qui, depuis que la Mongolie extérieure a obtenu l'indépendance (7 juin 1915), est devenu le suzerain qui nomme les *saïts* (les gouverneurs des provinces). Il rencontrera aussi le Lama vengeur, ce héros qui incarne le désir de justice des nomades loqueteux qui furent déjà craints et respectés. Mais il rencontrera surtout Ungern von Stenberg, dernier d'une lignée de Chevaliers teutoniques qui aspire à fonder un ordre de Chevaliers bouddhiques pour lutter contre l'horrible esprit de la révolution, de la science et de la modernité que les Bolcheviks incarnent avec une si parfaite maîtrise.

Ossendowski, tout étant fasciné par ce monde de mystère, de sorcellerie (il sera sauvé par des prédictions faites, comme à l'époque de Gengis Khan, en lisant le futur dans les omoplates des moutons) ne s'empêchera pas de trouver des explications scientifiques aux phénomènes étranges qui sont le filet de protection et les menottes pour ces nomades décimés par les maladies et la pauvreté. Comme quand il nous explique que seuls les descendants de Gengis Khan peuvent atteindre le sommet d'une montagne sacrée car puisqu'ils sont « hauts de taille, presque géants », ils ne respirent pas l'acide carbonique qui « s'attache au sol, formant une couche » qui tue toutes les bêtes.

*Coda.* Je serais bien malhonnête si, avant de terminer, je ne disais pas que l'anti-bolchevisme primaire d'Ossendowski m'a profondément irrité : tous les

---

l'anarchie à l'empire en quelques décennies n'ont, depuis des siècles, de la puissance de l'empire qu'un souvenir hongre.

Rouges sont méchants, violents, inhumains, vénaux, mesquins et incultes et leur seul but dans la vie c'est de voler, tuer, violer... Sa vision du monde est si manichéenne que même l'histoire de la révolution russe de Trotski est, en comparaison, toute en demi-teinte. Pour en donner une idée, voici le commentaire — clairement partagé par l'auteur — d'un lieutenant blanc après la confession d'une femme de quinze ans (qui a le culot de souffler la fumée de sa cigarette à la figure des officiers qui l'ont arrêtée), maîtresse d'un commissaire bolchevik qui a massacré une tranquille famille blanche : « Je crois que j'ai compris alors ce que le bolchevisme portait en lui de dépravation, comment il étouffait dans l'âme la foi, la crainte de Dieu et la conscience. » Il est tellement anti-bolchevik que quand il écrit que les Rouges ont bloqué les études passionnantes du professeur Dorogostaïsky sur le *khayrous* blanc, on aurait envie de lui demander si c'est à cause de la couleur de cette truite. Je dois confesser qu'il m'est même arrivé de me demander si Ossendowski ne pensait pas que les Rouges se livraient à de telles tueries par simple haine de la neige blanche !

## Formiphilie, formiphila

par Adolphe Demonc

**T**ens, pour toi qui vas critiquer un livre sur la bestialité. De quoi réfléchir ! et elle m'annonce qu'au Québec, il y a quelques semaines, un père a poussé son fils à s'accoupler avec sa mère et à la regarder ensuite se soumettre à leur chien. Je ne peux que rester muet. Dépassé par les événements, comme on dit (on dit qu'on est *dépassé par les événements* quand, d'une manière abrupte, brutale, ou,

simplement, imprévue, on prend conscience que notre pensée ne serait jamais arrivée toute seule à imaginer un tel événement. Ce qui est sans doute utile pour se protéger psychologiquement, mais fort naïf aussi. Depuis quand la pensée arrive-t-elle quelque part toute seule ? Elle arrive toujours *après*, elle est toujours en retard sur la réalité — même quand elle se vante d'être en avance. Et c'est normal. De quoi peut-elle s'alimenter sinon du passé ? Mais ce qui est vrai en général est encore plus vrai dans « les choses » du sexe, où être dépassé par les événements est pratiquement la norme : dans « ces choses », les possibilités de variations sur un thème, pourtant si simple, sont pratiquement infinies : chaque individu en fonction des rencontres ou de l'isolement, de la souffrance ou de la joie, de la beauté ou de la laideur... est asservi à des milliers d'inventions de la nature qui le dépassent. Mais, si elles dépassent l'individu directement concerné, comment peuvent-elles ne pas laisser pantois celui qui n'est pas directement concerné ? Comment ne pas être dépassé quand, tranquillement assis au bord de la route, on regarde les événements courir vers la prochaine victime ? Dans cette histoire d'inceste et de bestialité j'aimerais que le père se fasse baudouiner sous le regard envieux d'un étalon. Une simple et petite vengeance pour cet enfant pris comme une mouche dans une toile de parents sordides. Pour ne pas trop être dépassé, j'ai même essayé de penser que l'enfant avait tout inventé. Ah, que j'aurais aimé cela ! Quel formidable fils de pute il aurait été !

J'ai toujours pensé à la bestialité comme quelque chose de très lourd non seulement à porter mais aussi à montrer. Mon étonnement a donc été particulièrement agréable quand, en lisant le livre de Midas Dekkers sur

la bestialité<sup>11</sup>, j'ai constaté qu'on pouvait écrire sur plusieurs registres sans qu'aucun ne soit particulièrement lourd. Je dirais même, si on voulait reprocher quelque chose à Dekkers, qu'il pêche, éventuellement, par excès du contraire : légèreté et ironie. Je ne lui ferai pas ce reproche car l'ironie et la légèreté ne deviennent jamais futiles ; je me sens obligé, par contre, à lui en faire un autre : pourquoi ne nous dit-il pas quel est son rapport personnel à la bestialité ? Et ceci pas tellement par curiosité morbide des manies de l'auteur et pas non plus parce qu'au début du livre il nous dit qu'en 1565 Luigi di Gonzaga s'en alla à la guerre avec trois mille soldats et mille chèvres « parce que, trois ans auparavant, les Italiens qui assiégeaient Lyon ne désertèrent pas à cause de la paye, mais parce qu'il n'y avait pas assez de chèvres disponibles ». — j'aime que mes gens préfèrent faire l'amour même avec une chèvre plutôt que de massacrer leurs semblables — mais parce qu'un tel thème, tabou même dans les meilleures familles, aurait mérité une touche personnelle qui, entre autres, se serait intégrée à merveille avec le style du livre.

Le fil rouge de la bestialité permet à Dekkers de parcourir l'espace-temps de l'humanité sans jamais se perdre : des Mohawks aux anciens Grecs, de la brillante dame new-yorkaise au berger solitaire du Maroc, des soldats du Moyen Âge aux religieux musulmans, des Indiens aux Pygmées... (côté animal humain, comme on dit) ; des chiens aux araignées, des chats aux cygnes, des ânes aux fourmis, des singes aux poissons, des éléphants aux cochons, des oies aux ours... (côté animaux animaux) ; de la mauvaise littérature à celle qui fonde notre culture, des tableaux des peintres modernes aux anciennes figulines, des tableaux de la

---

<sup>11</sup> Midas Dekkers, *Dearest Pest - on bestiality*, Verso, 2000.

Renaissance aux lithographies du XVIII<sup>e</sup> siècle... (côté art) ; des documents historiques aux œuvres médicales, des traités d'anthropologie aux classiques de la sociologie, des réflexions psychanalytiques aux pamphlets de sciences politiques (côté sciences molles) et, tout cela, sans qu'à aucun moment on ait l'impression qu'il force la réalité pour l'adapter à son schéma, sans qu'on ne pense jamais à un tour de force. Tout est naturel, parfois tragiquement naturel, mais toujours naturel. Avec les femmes ce sont les singes (surtout dans les fantasmes) et les chiens (dans la solitude des villes) qui se font la part du lion ; avec les hommes les chèvres et les lapines jouent un rôle de premier plan. Pour ceux qui aiment les statistiques j'ai ordonné le nombre d'animaux cités en fonction de la fréquence des références et le gagnant a été... le gagnant a été... le gagnant a été le CHIEN avec 37 présences (pas de surprise !) suivi des vaches avec 30 (un peu moins attendu, n'est-ce pas ?), des singes avec 25<sup>12</sup>, des chats et des chevaux avec 22 et des chimpanzés avec 21. Ce peloton de tête est suivi par les chèvres avec 15, les ânes avec 13, les poules avec 12, dépassant d'un point les orangs-outangs, les gorilles et les cochons ; les ours n'arrivent même pas à deux chiffres (9) et ont un seul point d'avance sur les lapins, les brebis et les loups (que les brebis et les loups aient le même score n'a rien de surprenant). Parmi ceux qui n'ont obtenu qu'un seul point il y en a de surprenants, comme, par exemple, le hérisson et le piranha (mais, encore une fois, on a une démonstration du polymorphisme de la sexualité humaine) ou le mille-pattes (je m'attendais à une meil-

---

<sup>12</sup> Si on considère les ordres, ce sont les primates avec 21 chimpanzés, 11 orangs-outangs, 11 gorilles, 9 babouins en plus des 25 singes génériques qui obtiennent la première place avec 78 points, suivis par les canidés avec 47, par les équidés avec 38 et les bovidés avec 31. Les félins, qui ont pourtant un air si sexy, n'ont que 28 points !



leure performance de la part de ce petit être si délicat : comme quoi, dans le sexe, ce n'est pas la sensibilité qui a le palmarès ! Il y a plus de gens qui préfèrent le gros bâton de l'âne à la finesse des pieds d'un mille-pattes !). Pour que cette compétition ne prenne pas trop d'espace, je renvoie les lecteurs intéressés à la classification complète et non commentée à la fin de ce texte.

La médaille d'or aux chiens, comme on pouvait le soupçonner, est due à leur fidélité (la femme hollandaise moyenne, nous dit Dekkers, vit trois fois plus longtemps avec son chien qu'avec son homme), à leur langue : « le chien est souvent employé pour le cunnilingus ; ils ont une langue idéale pour ce but », et à leur stupidité car « un chien considère tous les membres de la maisonnée comme des chiens amis ». Si les accouplements sont moins nombreux que les lancements ce n'est pas parce que, comme on serait porté à penser, après la jouissance le chien et la femme risquent de rester attachés un peu trop longtemps — ceci est un mythe populaire, fondé sur une analogie primaire, et sans aucun fondement scientifique comme bien d'autres histoires du peuple, car la femelle humaine, à la différence des chiennes, ne serre pas l'enflure qui se forme à la base du pénis du chien, même s'il est vrai que « le tissu interne délicat du vagin [de la femme], qui n'est pas fait pour ce genre de traitement, peut être endommagé si celle-ci panique lors du découplement ».

La deuxième position est bien méritée par les vaches et ce n'est pas parce que ces dernières sont moins expansives que les chiens qu'elles méritent les considérations, probablement plus dictées par l'ignorance que par le mépris, à propos de leurs sentiments envers les humains qui les aiment physiquement : « Avec les va-

ches il est difficile de comprendre ce qu'elles pensent car elles montrent la même sérénité devant tout événement ». Il est vrai, par contre, qu'elles « ont les yeux à la mauvaise place » et que donc un homme amoureux ne peut pas les regarder dans les yeux comme il ferait avec un orang-outang, mais depuis quand les hommes aux prises avec des secousses hormonales regardent quoi que ce soit ? Inutile d'insister sur les longs pis des vaches que, pendant quelques milliers d'années, paysans et paysannes ont caressé sans trop se demander s'il était normal que ces quatre pénis soient toujours collés à la poitrine.

Et puis viennent nos frères, presque humains, les singes dont s'amourachent les filles qui en demandent trop aux hommes (de se la fermer, par exemple) ou les anarchistes hirsutes et gueulards. Une différence fondamentale (la seule ?) dans l'accouplement des humains et des singes c'est que « les orangs-outangs baissent en silence. Le seul signe apparent de luxure est que le mâle emploie parfois son gros doigt pour insérer le pénis. Un singe ne dit rien car il n'a rien à dire, un être humain parle pour le cacher ». Nos frères ? Peut-être maintenant, mais en 1905 le grand zoologiste Ernst Haeckel voyait surtout la fraternité entre les Noirs et les singes quand, à propos d'expériences d'insémination artificielle avec du sperme d'hommes noirs, il écrivit : « L'expérience physiologique de croiser les races humaines inférieures (Noirs) et les singes [...] est très intéressante. » Si on se fie au dessin de Jacob de Bondt (1658) reproduit à la page 41, les femmes aussi sont très proches des orangs-outangs : il suffit de les rendre un peu plus poilues et... les voilà. Toujours à propos des singes et plus précisément des gorilles, j'ai fait la découverte assez déconcertante que le « père » du gorille King Kong est l'orang-outang de la

rue Morgue d'Edgar A. Poe, et j'ai aussi découvert que le premier gorille des montagnes a été découvert seulement en 1901.

Les chats et les chevaux se suivent à très peu de distance et à propos de ces derniers, avec une bonne dose de réalisme, Dekkers nous dit qu'il ne voit pas très bien comment une femme pourrait accueillir le sexe d'un étalon qui fait en moyenne soixante centimètres (ce qui me fait penser que les femmes qui aiment les baleines ne doivent pas trop penser à leur sexe car les 2 mètres et demi de la baleine bleue sont décidément hors de leur portée même pour une mégalomane). Et pourtant ânes et chevaux ont une présence très marquée dans la littérature. Fantômes d'hommes ? Probablement.

On apprend beaucoup de choses souvent amusantes. Sur les cygnes, par exemple. J'avais toujours pensé que Zeus avait choisi de se transformer en cygne pour séduire Lédà à cause du grand cou de cet animal immaculé et l'expression goguenarde qu'il a dans la majorité des tableaux. Je l'avais toujours interprétée comme un « J'ai peut-être une petite tête, mais quel cou ! Et dans certains cas c'est le cou qui compte ». Eh bien, ce n'est pas du tout ça. L'expression goguenarde était due au fait qu'il était en train de la pénétrer très normalement avec son pénis normal, comme celui des hommes, car le cygne, même si cela peut sembler étrange, fait partie des oiseaux dotés d'un sexe comme les hommes et les Dieux — si je comprends bien les manœuvres de ce malin de Zeus ! Toujours à propos d'apprentissage : saviez-vous qu'il y a « des femmes qui étalent du miel entre leurs cuisses pour attirer des mouches et d'autres insectes » afin que « le chatouillement de leurs pattes et de la bouche fasse le reste » ? Non ? Moi, non plus. Mais les hommes aussi doivent avoir certaines expé-

riences avec des petits animaux sinon comment auraient-ils pu inventer l'expression « pattes d'araignées » ? Les hommes aussi ont donc leurs bestioles qui les rendent formicophiles — terme savant qui n'indique pas seulement les fourmis mais qui « inclut les contacts sexuels avec les escargots, les grenouilles et d'autres petites créatures ». Et Voltaire, a-t-il quelque chose à voir avec la bestialité ? Oui, bestialité et antisémitisme comme quand il écrit à propos des femmes juives errant dans le désert : « à cause de leur odeur les boucs les prirent pour des chèvres. La ressemblance a sans doute favorisé les relations amoureuses entre les deux espèces<sup>13</sup> ».

Parfois Dekkers fait des observations si simples qu'on se demande comment on n'y avait pas pensé auparavant. Vous trouvez étrange l'amour entre les hommes et les poules ? « Ce qui est assez gros pour un œuf l'est aussi pour un pénis. »

Avant de passer à la classification des animaux, je veux terminer ces considérations qui n'ont certainement pas réussi à donner une bonne image de ce livre riche, instructif et amusant avec ce que Dekkers appelle « le plus innocent exemple de sexe » : « les abeilles et les fleurs, est un cas extrême de rapport sexuel entre espèces ». Une dernière chose, assez importante : le texte est émaillé d'illustrations (118 au total) qui vont de l'omniprésent Picasso au non moins omniprésent Beardsley, de Riésener à Schütz, de Balthus à Abildgaard, des décorations de vases érythréens à des estampes indiennes, de dessins japonais à la pornographie romaine...

### **Classification :**

---

<sup>13</sup> N'ayant pas trouvé l'original j'ai traduit Voltaire de l'anglais !

CHIENS (37) ; vaches (30) ; singes (25) ; chats (22) ; chevaux (22) ; chimpanzés (21) ; chèvres (15) ; ânes (13) ; poules (12) ; orangs-outangs, gorilles et cochons (11) ; babouins et ours (9) ; lapins, brebis et loups (8) ; grenouilles (6) ; dauphins, canards, oies et biches (5) ; cygne, tigres et crabes (4) ; lièvres, mulets, perroquets et dindes (3) ; pieuvres, souris, aigles, mouches, puces, abeilles, méduses, léopards, pigeons, crapauds et phoques (2). Suivent avec un seul point : grèbes, renards, hérissons, goélands, kangourous, coccinelles (ladybird !!), macaques, mandrills, mille-pattes, moustiques, paons, pingouins, piranhas, pluviers, rats, rhinocéros, araignées, baleines, pics, morses, ténias, cigognes, serpents, escargots et otaries.